

9. L'Esprit intercède pour nous

La prière « dans l'Esprit »

Le chapitre 8 de la lettre aux Romains est le chapitre de l'Esprit Saint. Sur les trente fois que le mot « Esprit » revient tout au long de la lettre, dix-neuf se rencontrent dans ce chapitre. Il est tout pénétré de la présence mystérieuse et opérante de cette réalité divine. De cet Esprit, devenu dans le baptême, en chacun de nous, principe de vie nouvelle, l'Apôtre met en lumière maintenant certaines opérations plus importantes dont, en tout premier lieu, la prière. L'Esprit Saint, principe de vie nouvelle, est aussi, par conséquent, principe de prière nouvelle. Parmi les œuvres bonnes que l'homme racheté peut accomplir pour grandir dans la grâce, la prière a ce caractère unique d'être « utile à tout » (cf. 1 Tm 4, 8); elle est l'instrument indispensable pour avancer en toutes les vertus qui bientôt nous seront indiquées par la parole de Dieu afin que nous les mettions en pratique. « SI TU VEUX COMMENCER À POSSÉDER LA LUMIÈRE DE DIEU, PRIE; SI TU ES DÉJÀ ENGAGÉ DANS LA MONTÉE VERS LA PERFECTION ET SI TU VEUX QUE CETTE LUMIÈRE GRANDISSE EN TOI, PRIE; SI TU VEUX LA FOI, PRIE; SI TU VEUX L'ESPÉRANCE, PRIE; SI TU VEUX LA CHARITÉ, PRIE; SI TU VEUX LA PAUVRETÉ, PRIE; SI TU VEUX L'OBÉISSANCE, LA CHASTÉTÉ, L'HUMILITÉ, LA DOUCEUR, LA FORCE, PRIE. QUELQUE VERTU QUE TU DÉSIRE, PRIE ... PLUS TU ES TENTÉ, PLUS TU DOIS PERSÉVÉRER DANS LA PRIÈRE. C'EST EN VERTU DE TA PRIÈRE CONTINUELLE QUE TU MÉRITES D'ÊTRE TENTÉ ET C'EST EN VERTU DE TA PRIÈRE CONTINUELLE QUE TU MÉRITES D'ÊTRE DÉLIVRÉ DES TENTATIONS; LA PRIÈRE, EN EFFET, TE DONNE LA LUMIÈRE, TE DÉLIVRE DES TENTATIONS, ELLE TE REND PUR, ELLE T'UNIT À DIEU » (la bienheureuse Angèle de Foligno, *Il libro ...*, Quaracchi, 1985, p. 454 s.). S'il est juste de dire, comme on le fait dans l'Église latine, à la suite d'Augustin: « AIME ET FAIS CE QUE TU VEUX! », il n'est pas moins juste de dire, comme nos frères orthodoxes: « PRIE ET FAIS CE QUE TU VEUX! » (Anonyme, *Récits d'un pèlerin russe*). Prier, c'est se recueillir en soi-même et plonger notre âme dans l'abîme infini qu'est Dieu. La prière est

comme la respiration de l'âme: de même qu'une bonne capacité respiratoire est nécessaire pour un fonctionnement normal de tous les organes du corps, surtout si on veut obtenir de lui de hautes performances athlétiques, de même, une forte volonté de prière est nécessaire pour l'âme, surtout lorsqu'elle s'apprête à des « ascensions » spirituelles. Cette méditation que nous consacrons à la prière « dans l'Esprit » sert donc de charnière entre la première partie, kérygmatique, de notre itinéraire, où par la foi nous nous sommes appropriés l'agir du Christ, et la seconde partie, parénétiq ue, où nous serons exhortés à imiter dans notre vie l'agir du Christ.

1. La « faiblesse » de notre prière

Toute la seconde moitié du chapitre 8 de la lettre aux Romains parle de l'Esprit Saint suscitant la prière du cœur de la création et du cœur de l'homme. Nous partirons des deux versets qui nous touchent de plus près: « *Pareillement l'Esprit vient au secours de notre faiblesse; car nous ne savons que demander pour prier comme il faut; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables, et Celui qui sonde les cœurs sait quel est le désir de l'Esprit et que son intercession pour les saints correspond aux vues de Dieu* » (Rm 8,26-27). Ces deux versets nous disent beaucoup de choses sur la prière. Tout d'abord ils expliquent le « pourquoi » de la prière, c'est-à-dire qu'ils nous aident à découvrir le fondement théologique de la prière. À bien y réfléchir en effet, la permanence même du besoin de prier après le Christ constitue un problème; ce n'est pas une chose qui en elle-même va de soi. Si désormais, grâce à la rédemption, nous avons tout et « *qu'aucun don de grâce ne nous manque plus* », si « *il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus* », si nous avons été libérés de la loi du péché et de la mort, pourquoi donc ce « *gémissement* » et ce besoin de prière

qui monte non seulement de l'Église et du cœur de l'homme, mais encore de la création elle-même? Et qu'est-ce que cette « faiblesse » à laquelle il nous est dit que l'Esprit vient en aide? Sommes-nous rachetés oui ou non? Avons-nous oui ou non reçu l'Esprit? La réponse, très claire, est contenue dans le contexte lui-même: certes, nous avons reçu l'Esprit, mais nous l'avons reçu comme « prémices », nous avons déjà la rédemption, mais pas encore en plénitude, « car notre salut est objet d'espérance » (Rm 8, 23 s.). Nous voyons ici, dans toute son évidence, la situation des croyants dans le monde, qui est une situation de tension entre un « déjà » et un « pas encore ». La raison de la prière, à bien y réfléchir, c'est là justement qu'elle réside; et même c'est elle qui est le révélateur d'une telle situation: nous ne pourrions pas prier si nous n'avions au moins les prémices de l'Esprit et nous ne devrions pas prier, si nous avions déjà la plénitude de l'Esprit. La prière des rachetés jaillit précisément de la tension entre la foi et l'espérance, entre ce que déjà nous possédons et ce que nous espérons encore. Elle est, fondamentalement aspiration ardente à la pleine liberté des enfants de Dieu et à la gloire, et elle ressemble - dit l'Apôtre - aux gémissements de la femme qui accouche (Rm 8,22). Nous devons préciser qu'il s'agit ici, surtout de la prière entendue au sens strict et commun du terme, c'est-à-dire de la prière de demande et d'intercession (*proseuchè*) qui est la prière propre et exclusive du temps du « besoin », tel que notre temps actuel de pèlerins.

La situation présente, de « faiblesse », où nous vivons se reflète, en premier lieu, dans notre prière elle-même. Notre prière est faible; nous ne savons pas en effet « quoi » demander et nous ne savons pas « comment » demander: ces deux choses sont mises en lumière par le texte de saint Paul, même si elles ne sont pas toujours clairement rendues dans les traductions modernes. La Vulgate latine traduisait bien: « *Quid oremus, sicut oportet nescimus* »: nous ne savons pas quelle chose nous devons demander et nous ne savons pas comment elle doit être demandée. Saint Augustin distinguait lui aussi

deux choses: que demandes-tu et comment demandes-tu, « *quid ores* » et « *qualis ores* » (cf. Ep. 130, 4, 9; CSEL 44, p. 50). L'imperfection n'est donc pas seulement dans les choses pour lesquelles on prie mais aussi, et plus profondément, dans l'attitude et dans l'esprit avec lequel on prie. L'inefficacité de notre prière provient - selon une maxime latine assez évocatrice - du fait que « *mali, mala, male petimus* », c'est-à-dire que nous qui sommes mauvais (*mali*), demandons des choses mauvaises (*mala*), de manière mauvaise (*male*). L'Esprit vient à notre secours en rectifiant tout ce qu'il y a de mauvais ou d'imperfection en nous à cause de l'égoïsme persistant.

Tout d'abord l'imperfection qui réside dans les choses demandées (*mala*). Saint Paul affirme que nous ne savons « quoi » demander, mais cela semble démenti par la réalité des faits. Il nous semble au contraire savoir très bien quoi demander à Dieu; nous avons toujours une infinité de choses à lui demander, dès que nous nous mettons un peu en prière; les choses se pressent littéralement sur nos lèvres. C'est vrai, mais souvent nous ressemblons à ce paysan, dont parle un maître spirituel d'autrefois, qui a obtenu une audience auprès du roi; il peut enfin parler au roi en personne, il peut lui adresser directement sa requête; c'est l'occasion de sa vie ... Mais lorsque le moment arrive et qu'il se trouve en présence du souverain que lui demande-t-il? Il prie le roi de lui faire don ... d'un quintal de fumier pour ses champs! (cf. Isaac de Ninive, *Discours ascétiques*, III, Rome 1984, p. 73). Les choses que nous demandons le plus souvent à Dieu sont petites, elles concernent le bien-être matériel, elles ne servent que pour cette vie; elles sont du « fumier », par rapport à celles que Dieu est prêt à nous accorder; ce sont les choses qu'il donne « en surplus » à ses amis qui cherchent le Royaume. L'Esprit Saint vient à notre secours dans cette incertitude au sujet des choses à demander, par le fait qu'il intercède pour nous « selon les desseins de Dieu ». C'est-à-dire, qu'il demande, précisément ces choses qu'il sait être dans les vues du Père de nous accorder à travers la prière et ainsi la

prière devient, pratiquement, infaillible. L'Esprit scrute « les profondeurs de Dieu », il sait quels sont les projets que Dieu a pour nous.

2. À l'école de la prière de la Bible

Mais l'imperfection majeure de notre prière est moins celle qui réside dans l'objet de la prière elle-même, que celle qui réside dans le sujet de la prière; c'est moins celle qui est contenue dans le substantif « mala », que celle qui est contenue dans l'adjectif « mali ». L'Esprit Saint vient au secours de notre faiblesse en rectifiant avant tout la source même de notre prière qui est notre cœur. Il nous enseigne à prier non plus en tant que « mauvais », mais en tant que « bons », avec une attitude de fils, non d'esclaves, et c'est surtout sur ce point que nous voulons nous laisser instruire par lui dans ce chapitre.

Saint Paul affirme que l'Esprit prie en nous « *en des gémissements ineffables* » (et en disant que l'Esprit « prie », c'est comme s'il disait: « il nous fait prier »). Si nous pouvions découvrir pour « quoi » et comment prie l'Esprit, dans le cœur du croyant, nous aurions découvert le secret même de la prière. Or, il me semble que cela est possible. En effet, l'Esprit qui prie en nous secrètement et sans bruit de parole est le même Esprit qui a prié de manière explicite dans l'Écriture. Celui qui a « inspiré » les pages de l'Écriture a aussi inspiré les prières que nous lisons dans l'Écriture. En un certain sens nous pouvons dire qu'il n'y a rien de plus certain et de plus clairement « exprimé » que ces gémissements « inexprimés » de l'Esprit. S'il est vrai dogmatiquement que l'Esprit Saint continue de parler aujourd'hui dans l'Église et dans les âmes, redisant, d'une manière toujours nouvelle, les mêmes choses qu'il a dites par les prophètes dans les Saintes Écritures, c'est également vrai qu'il prie aujourd'hui dans l'Église et dans les âmes, comme il a enseigné à prier dans l'Écriture. L'Esprit Saint n'a pas deux manières différentes de prier.

Il nous faut donc aller à l'école de la prière dans la Bible, pour apprendre à nous « accorder » avec l'Esprit et prier comme il prie. Quels sont les sentiments de l'orant biblique? Essayons de le découvrir à travers la prière de quelques grands amis de Dieu, comme Abraham, Moïse, Jérémie, que la Bible elle-même présente comme les plus grands intercesseurs (cf. Jr 15, 1; 2 M 15, 14). La première chose qui frappe chez ces orants « inspirés » c'est la grande confiance et l'incroyable hardiesse avec lesquelles ils parlent à Dieu. Aucune trace de ce servilisme que les hommes ont coutume d'associer à ce mot même de prière. Nous connaissons bien la prière d'Abraham en faveur de Sodome et de Gomorrhe (cf. Gn 18, 22s.). Abraham commença par dire: « *Vas-tu vraiment supprimer le juste avec le pécheur?* », comme pour dire: je ne puis croire que tu vas faire une pareille chose! A chaque requête successive de pardon, Abraham répète: « *Tu vois comme j'ose parler à mon Seigneur!* » Sa supplication est audacieuse et lui-même s'en rend compte, mais, c'est qu'Abraham est l'« ami de Dieu » (Is 41, 8) et entre amis on sait jusqu'où on peut aller.

Moïse va plus loin encore dans sa hardiesse. Nous en avons un exemple extraordinaire rapporté en deux textes: au chapitre 32 de l'Exode et au chapitre 9 du Deutéronome. Après que le peuple se fut construit le veau d'or, Dieu dit à Moïse: « *Lève-toi d'ici, descends en toute hâte car ton peuple s'est perverti, lui que tu as fait sortir d'Égypte.* » Moïse répondit: « *Mais ils sont ton peuple, ton héritage, ceux que tu as fait sortir par ta grande force et ton bras étendu* » (Dt 9, 12-29; cf. Ex 32, 7-11). La tradition rabbinique a bien saisi le sous-entendu qui perce dans les paroles de Moïse quand il lui fait dire: « QUAND CE PEUPLE T'EST FIDÈLE, ALORS IL EST « TON » PEUPLE QUE « TU » AS FAIT SORTIR DU PAYS D'ÉGYPTE, MAIS QUAND IL T'EST INFIDÈLE, ALORS IL EST « MON » PEUPLE QUE « MOI » J'AI FAIT SORTIR D'ÉGYPTE ». Dieu a recours alors à l'arme de la séduction, il fait briller devant son serviteur l'idée que le peuple rebelle une fois détruit, il fera de lui, Moïse, « *une grande nation* » (Ex 32, 10). Moïse répond en recourant à un petit mais très clair chantage;

il dit à Dieu: « *Prends garde que si tu détruis ce peuple on ne dise parmi les nations que tu l'as détruit parce que tu n'as pas été capable de le mener dans la terre que tu leur avais promise!* » (cf. Ex 32, 12; Dt 9, 28). La Bible commente en disant que le Seigneur parlait avec Moïse « *comme un homme parle à son ami* » (Ex 33, 11), quasiment d'homme à homme. Et c'est l'Esprit Saint qui inspirait ces prières inouïes!

Jérémie arrive, lui, à une protestation explicite et crie à Dieu: « *Tu m'as séduit!* » et: « *Je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus en son Nom!* » (Jr 20, 7-9.)

Et si nous voulons jeter un regard sur les Psaumes, on dirait que Dieu ne fait que mettre sur les lèvres de l'homme les paroles les plus efficaces pour se plaindre de lui. Un des plus grands spécialistes des Psaumes a intitulé son livre *Louanges et plaintes*, parce que le psautier est un entrelacement unique de la louange la plus sublime et des plaintes les plus pathétiques. Dieu est souvent mis ouvertement en cause: « *Réveille-toi, pourquoi dors-tu, Seigneur?* »; « *Où sont tes promesses d'antan?* »; « *Pourquoi es-tu si loin et te caches-tu aux jours d'angoisse?* »; « *Tu nous traites en bétail de boucherie!* »; « *Ne sois pas sourd, Seigneur!* »; « *Jusqu'à quand resteras-tu à nous regarder?* »

Comment expliquer tout ceci? Dieu pousse-t-il l'homme à être irrévérencieux à son égard, du moment qu'en dernière analyse c'est lui qui inspire et approuve cette manière de prier? Voici la réponse: tout ceci est possible parce que dans l'orant de la Bible, sa relation de créature avec son Créateur est en parfaite sécurité. L'orant biblique est si intimement imprégné du sens de la majesté et de la sainteté de Dieu, il est si totalement soumis à lui, Dieu est tellement « Dieu » pour lui, que sur la base de cette donnée évidente, tout repose en sécurité. L'explication réside, en somme, dans le cœur avec lequel ces hommes prient: ils ne prient pas en hommes « mauvais » (*mali*) et c'est pourquoi ils ne prient pas d'« une manière mauvaise » (*male*). Au beau milieu de ces prières tumultueuses,

Jérémie révèle le secret qui explique tout et remet tout en place: « *Mais toi Seigneur tu me connais, tu me vois, tu éprouves mon cœur qui est avec toi!* » (Jr 12, 3). Les psalmistes également intercalent des expressions analogues d'absolute fidélité au milieu de leurs plaintes: « *Mais Dieu est le rocher de mon cœur!* » (Ps 73, 26). Quant à Moïse, il est celui qui rappelle continuellement au peuple: « *Tu sauras donc que le Seigneur ton Dieu est le vrai Dieu!* » (cf. Dt 7, 9). Il existe comme une soudure entre le cœur de ces hommes et le cœur de Dieu et rien ni personne ne pourra changer cela. Le contraste, les questions angoissantes, le trouble se situent au niveau de leur pensée (car le « mystère » de l'agir de Dieu demeure) mais non de leur cœur. Jamais la soumission de leur cœur n'est touchée. C'est tellement vrai que cet orant est toujours prêt à reconnaître que Dieu a raison, quoiqu'il fasse, même lorsque Dieu est en colère contre lui (cf. Is 12, 1), même lorsque l'homme est « *frappé par sa fureur* » (Ps 76, 11). L'homme sait à qui il a à faire et il l'accepte jusqu'au bout; il sait aussi qu'il a péché et que là réside l'explication de tout ce qui en Dieu lui demeure incompréhensible. Sa prière préférée, au temps de l'épreuve, est toujours la même, elle dit: « *Tu es juste en toutes les choses que tu as faites pour nous, toutes tes œuvres sont vérité, toutes tes voies droites, tous tes jugements vérité ... car nous avons péché* » (Gn 3, 27 s., Dt 32, 4 s). « *Tu es juste, Seigneur!* »: après ces trois ou quatre mots - dit Dieu - l'homme peut me dire ce qu'il veut: je suis désarmé!

3. La prière des hypocrites

La prière biblique naît, donc, de l'acceptation sereine et joyeuse de Dieu en tant que Dieu et de soi-même en tant que créature de Dieu. Nous avons la possibilité de mieux évaluer cette prière qui est « bonne », en la comparant avec la « mauvaise » prière, qui, elle aussi, est décrite dans la Bible. Nous avons vu jusqu'ici comment prie l'homme biblique, c'est-à-dire l'homme que la Parole de Dieu approuve; voyons maintenant comment prie l'homme que

la Bible désapprouve, c'est-à-dire l'homme « humain », l'homme charnel.

Dans le prophète Isaïe nous lisons cette plainte de Dieu (cette fois-ci c'est Dieu qui se plaint de l'homme) : « *Ce peuple est près de moi en paroles et me glorifie de ses lèvres, mais son cœur est loin de moi* » (Is 29,13). En citant cette parole, Jésus disait un jour aux pharisiens : « *Hypocrites ! Isaïe a bien prophétisé de vous quand il a dit ...* » et il rapporte là ce passage d'Isaïe (Mt 15, 7-8). Jésus qualifie cette prière d'« hypocrite ». L'orant biblique est celui qui peut dire avec les paroles de Jérémie : « *Mais, tu le sais, mon cœur est avec toi !* » ; l'orant hypocrite est celui dont Dieu dit : « *Mais son cœur est loin de moi !* » L'orant biblique a le cœur avec Dieu et la bouche, souvent, contre Dieu, dans ce sens que comme on l'a vu, il emploie des paroles dures, de lamentation et même d'accusation à l'égard de Dieu ; l'orant hypocrite, au contraire, a la bouche avec Dieu (jamais il n'emploierait des paroles moins que respectueuses à son égard), et le cœur contre Dieu. En effet, il y a un psaume qui dit de ces orants-là : « *Ils le flattaient de leur bouche, mais de leur langue ils lui mentaient, leur cœur n'était pas sûr envers lui* » (Ps 78,36 s.) et Jérémie, s'adressant au Seigneur, dit de ceux-ci : « *Tu es près de leur bouche, mais loin de leur cœur* » (Jr 12, 2). Lorsque Dieu se plaint en disant : « *Ce peuple m'honore des lèvres mais son cœur est loin de moi* », il ne s'agit pas de la simple distraction dans la prière, où la pensée est absente de ce qu'on dit ; non, il s'agit de quelque chose de beaucoup plus grave : le cœur ment, il contredit la bouche. Cela arrive lorsque l'homme veut les choses de Dieu, plus qu'il ne veut Dieu lui-même : Dieu n'est plus Dieu, c'est-à-dire, il n'est plus au-dessus de tout ; il est instrumentalisé et réduit à la condition de satellite de l'homme. C'est la prière, non pas de l'ami, mais de l'esclave fourbe et opportuniste qui reconnaît sa propre faiblesse et la puissance de son maître, mais uniquement pour exploiter cette dernière. La prière n'est plus cordiale, c'est-à-dire faite avec le cœur, mais vénale.

De cet état de choses dans l'âme de l'homme jaillit une prière étrange et tortueuse que j'appellerai la prière diplomatique. Dans l'expérience humaine, il est facile de s'apercevoir s'il s'agit d'un colloque amical et cordial ou s'il s'agit d'un colloque diplomatique. Dans le premier cas, on est libre intérieurement, on se regarde dans les yeux, on n'a pas d'arrière-pensée, on ne soupèse pas ses mots, on se comprend même avec peu de paroles, même sans paroles, par le simple regard. Dans le second cas, on ne sait comment cacher la gêne qu'on éprouve : les regards s'évitent, les paroles sont étudiées, on parle beaucoup, en prenant bien garde de ne rien dire et il nous tarde que tout soit terminé. La différence, dans le cas de la prière, c'est que l'homme « *voit le visage* », tandis que Dieu « *scrute le cœur* » ; et donc, l'homme, on peut le tromper, mais non pas Dieu. L'hypocrite se trompe lui-même, il ne trompe pas Dieu. Le regard de Dieu va droit à la source ; en celui qui le prie, il cherche une chose par-dessus tout : la sincérité du cœur : « *Mais tu aimes la vérité au fond de l'être ...* » (Ps 51, 8). Avec elle, tout le reste lui est agréable, sans elle rien ne lui plaît.

Il faut dire que dans l'homme moderne ce voile de méfiance et d'hypocrisie qui gêne la prière authentique s'est beaucoup épaissi. Les divers humanismes ont fini par établir - même sans le vouloir - une sorte de rivalité tacite entre Dieu et l'homme. Dieu, pense-t-on, c'est bien, mais pourvu qu'on ne touche aucunement à la liberté et à l'autonomie de l'homme. L'homme, insensé, est attentif à défendre sa liberté, non pas de Satan ni du péché, mais de Dieu. Comme si celui qui l'a créée pouvait la menacer ! Dieu finit par paraître, dans la mentalité de certains penseurs, comme le concurrent de l'homme, si bien que plus on accorderait de place à Dieu, plus on en enlèverait à l'homme. C'est pour cette raison que la prière de l'homme moderne est souvent si tortueuse. Il nous est devenu très difficile de prier avec la simplicité et la hardiesse d'Abraham, de Moïse et des psalmistes ; la mauvaise conscience nous fait éprouver aussitôt des sentiments de culpabilité, et c'est juste, car les conditions intérieures qui permettaient ce genre

de prière nous manquent, du moins tant que nous n'aurons pas retrouvé un cœur biblique.

4. La prière de Job et celle de ses amis

La Bible nous présente un cas exemplaire à partir duquel il est possible de distinguer et d'évaluer - comme en un dyptique - les deux genres de prières décrits jusqu'ici; c'est le cas de Job et de ses amis. Dieu soumet son ami Job à une épreuve épouvantable. La première chose que Job fait, lorsque l'épreuve survient, est de mettre en sécurité sa relation avec Dieu. De même que lorsque l'ouragan survient sur une île, un homme court à la maison et se hâte de mettre en sécurité la chose la plus précieuse qu'il possède et à laquelle il est très attaché, ainsi Job rentre en lui-même et se hâte de mettre en sécurité sa soumission à Dieu: « Alors Job se leva, déchira son vêtement, se rasa la tête. Puis tombant sur le sol, il se prosterna et dit: *« Nu, je suis sorti du sein maternel, nu j'y retournerai. Le Seigneur avait donné, le Seigneur a repris: que le nom du Seigneur soit béni! »*. (Jb 1, 20-21). (Remarquons la rapidité avec laquelle Job accomplit tous ces gestes et prononce toutes ses paroles, d'un trait, comme s'il avait peur de ne pas arriver au bout.)

Suivons maintenant le déroulement des faits. Arrivent les amis de Job et pendant sept jours ils gardent le silence. Puis s'ouvre un dialogue qui prend tout de suite un tournant étrange et inattendu. Job maudit le jour où il est né; les amis, alors, commencent une longue et passionnée défense de Dieu (Jb 4, 1 s.): « *Un mortel, disent-ils, peut-il être juste devant Dieu?* » Job, lui, criait: « *Malheur à moi!* », et eux répliquent: « *Heureux l'homme que Dieu corrige!* » Ainsi sont tracées les grandes lignes suivant lesquelles le drame va se dérouler. D'une part, le pauvre Job qui déraisonne et implore, défie, accuse Dieu, passant du cri à l'invocation, lançant à Dieu des paroles déchirantes: « *Ne me condamne pas! D'ici peu tu me chercheras et tu ne me trouveras pas. Pourquoi me considérer comme ton ennemi? Qu'est-ce que je t'ai fait?* » De l'autre côté, les

trois amis qui se relaient pour prendre le parti de Dieu contre Job, disant des choses étonnantes en faveur de la divinité et contre l'homme. Job est déconcerté par la manière d'agir de Dieu et confesse qu'il n'y comprend rien: « *Suis-je innocent?* » se demande-t-il, et il répond: « *Je ne le sais plus moi-même!* » (9, 21). Les défenseurs de Dieu, au contraire, savent tout; pour eux tout est clair: là où il y a la souffrance, il y a eu le péché; ils ne soupçonnent même pas qu'il puisse exister une justice divine devant encore se révéler; pour eux la révélation pouvait aussi bien se conclure là; dans leur vue il n'y avait plus besoin de rien, même pas de la venue de Jésus-Christ. Job accuse ses amis de « partialité » pour Dieu et d'hypocrisie; il dit que si Dieu les scrutait au profond de leur cœur, il trouverait leurs propos mensongers (Jb 13, 7 s.). Mais ensuite, dans son angoisse, il les implore eux aussi: « *Pitié, pitié pour moi, ô vous mes amis, car c'est la main de Dieu qui m'a frappé!* » (19,21).

Mais quel est l'épilogue de ce drame entre Dieu et l'homme? Que répond Dieu à tous ces dires contradictoires sur lui? Dieu entre en scène au chapitre 38; il parle en premier lieu directement à Job, de sa grandeur et de son incompréhensibilité et Job, aussitôt, se ravise et se repent en se mettant la main sur la bouche (40, 4; 42, 2). Mais le plus déconcertant est ce qui vient tout de suite après; terminé, en effet, ce discours entre quatre yeux avec Job, Dieu s'adresse à Éliphas de Temân, en disant: « *Ma colère s'est enflammée contre toi et tes deux amis, car vous n'avez pas parlé de moi avec droiture comme l'a fait mon serviteur Job* » (42, 7). C'est là un mystère! Pourquoi ce déconcertant verdict de Dieu en faveur de son accusateur et contre ses propres défenseurs? C'est que Dieu regarde à la sincérité du cœur. Job a été sincère avec Dieu; sous l'étreinte de la douleur il a crié à Dieu: « Pourquoi, pourquoi? », mais son esprit a fait face - en titubant parfois, il est vrai - dans cette tension terrible. Il ne s'est pas détaché de Dieu, il n'a pas retiré son initiale soumission à Dieu; sa relation profonde avec Dieu était « en sécurité ». « *Mon pied s'est attaché à ses pas* », peut-il dire en parlant de Dieu

(23, 11). Dieu savait, qu'avec son ami Job, il pouvait laisser aller bien loin l'épreuve et Job savait, qu'avec son Dieu, il pouvait laisser aller bien loin sa plainte. La défense des amis est à bon marché; elle est fondamentalement hypocrite et fautive, car elle n'a pas passé à travers le feu de la souffrance. C'est la défense de qui présume de lui-même et qui pense, qu'à l'occasion, il se comporterait mieux; de celui qui croit tout savoir sur Dieu et par conséquent l'offense, méconnaissant qui est Dieu en réalité et manquant de respect face à la douleur qui, pour Dieu, est la chose la plus sacrée. Dieu fait la différence entre les admirateurs et les adulateurs. Les amis de Job - Job l'avait compris - étaient plus adulateurs qu'admirateurs sincères de Dieu. Dieu ne veut pas d'adulateurs, il n'en a pas besoin. Les adulateurs cachent toujours un point d'intérêt propre, et qui sait si les amis de Job ne pensaient pas éviter, ce faisant, de tomber dans la même situation que leur ami.

Cette condamnation des amis de Job nous donne beaucoup à réfléchir, car il me semble percevoir en nous, les « ministres de Dieu », théologiens et prédicateurs, le danger d'appartenir à leur classe. Il est facile de tomber dans la présomption et d'être les défenseurs attitrés de Dieu et de sa justice. Cela arrive lorsque nous donnons aux gens l'impression que pour nous il n'y a aucun mystère dans l'agir de Dieu et dans l'existence humaine, que tout est clair et fixé depuis toujours, ou lorsque, devant une grande souffrance, nous ne savons pas nous taire et pleurer nous aussi - comme fit Jésus sur la douleur de la veuve de Naïm et devant le tombeau de Lazare - mais que nous nous perdons en vains bavardages et explications.

5. La prière de Jésus et de l'Esprit

Le livre de Job ne fait pas partie seulement des livres « sapientiaux », mais aussi des livres « prophétiques »; c'est-à-dire, qu'il ne contient pas seulement un enseignement moral, mais aussi une prophétie. En Jésus, en effet, se répétera, à un niveau infiniment plus élevé - sans

ces incertitudes que l'on remarque en Job -, l'événement du juste souffrant. Jésus aussi, à l'heure de l'épreuve éleva vers Dieu « *une violente clameur et des larmes, des implorations et des supplications* » (cf. He 5, 7). Les défenseurs attitrés de Dieu - les pharisiens et les docteurs de la loi - disaient de lui (comme les amis disaient à Job): « *Il blasphème!* » et ils cherchaient sans cesse à le surprendre en défaut contre Dieu. Mais leur répliquait: « *Qui d'entre vous me convaincra de péché?* » (Jn 8, 46). Chez Job l'innocence n'était que relative, en Jésus elle est absolue. Jésus aussi adresse au Père un pathétique « *Pourquoi?* »: « *pourquoi m'as-tu abandonné?* » Mais la sentence de Dieu, encore une fois, est en faveur de celui qu'il a lui-même frappé. Dans le cas de Job - conformément à l'étape encore imparfaite de la foi - le retour des choses se réalise au niveau terrestre des fils et des troupeaux (« *Dieu donna à Job le double de ce qu'il possédait auparavant!* »); dans le cas de Jésus, cela se réalise au plan spirituel et éternel et consiste dans sa résurrection. Job reprend sa vie d'avant; Jésus entre dans une autre vie.

S'il est important de connaître comment l'Esprit a prié en Moïse, dans les Psaumes, en Jérémie et en Job, il est encore plus important de connaître comment il a prié en Jésus, car c'est l'Esprit de Jésus qui maintenant prie en nous en des gémissements inexprimables. C'est en Jésus qu'est portée à la perfection cette adhésion intérieure du cœur et de tout l'être à Dieu qui constitue, comme on l'a vu, le secret biblique de la prière. Le Père l'exauçait toujours, parce qu'il faisait toujours ce qui plaisait au Père (cf. Jn 4,34; 11,42). Il l'exauçait « *pour sa piété* », c'est-à-dire pour sa soumission filiale. À ce sommet absolu, qu'atteint la prière du Fils de Dieu, s'opère un singulier accord des volontés: attendu que l'homme ne demande plus que ce que Dieu veuille, il arrive que Dieu veuille tout ce que l'homme demande.

La Parole de Dieu, qui culmine dans la vie de Jésus, nous enseigne donc que ce qui importe le plus dans la prière n'est pas tellement ce que l'on **dit**, mais surtout ce que l'on **est**, ce n'est pas

tellement ce que l'on a sur les lèvres, mais d'abord ce que l'on a dans le cœur. Ce n'est pas - comme je disais - dans l'objet, mais avant tout dans le sujet. La prière, comme l'activité, « suit l'être ». La nouveauté apportée par l'Esprit, dans la vie de prière, consiste dans le fait qu'il recrée, précisément, l'« être » de l'orant; il suscite - comme nous l'avons vu dans la méditation précédente l'homme nouveau, l'homme ami et allié de Dieu, en lui enlevant le cœur hypocrite et hostile à Dieu, propre à l'esclave. En venant en nous, l'Esprit ne se limite pas à nous enseigner comment il faut prier, mais prie en nous, de même que - au sujet de la loi - il ne se limite pas à nous dire ce que nous devons faire, mais le fait avec nous. L'Esprit ne nous donne pas une loi de prière, mais une grâce de prière. La prière biblique ne vient donc pas à nous, par un apprentissage extérieur et analytique, c'est-à-dire parce que nous cherchons à imiter les attitudes que nous avons rencontrées en Abraham, Moïse, Job et en Jésus lui-même (même si tout cela va être, également, nécessaire et requis dans un second temps), mais vient en nous par infusion, comme don. C'est cela la « bonne nouvelle » au sujet de la prière chrétienne! Le principe même de cette prière nouvelle vient à nous et ce principe consiste en ceci, que « Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie: « Abba, Père! » (Ga 4, 6). C'est cela prier « dans l'Esprit » ou « par l'Esprit » (cf. Ep 6, 18; Jude 20).

Ainsi dans la prière, pas plus qu'ailleurs, l'Esprit « ne parle pas de lui-même », il ne dit pas des choses nouvelles et différentes; simplement, il ressuscite et actualise, dans le cœur des croyants, la prière de Jésus: « C'est de mon bien qu'il recevra et il vous le dévoilera », dit Jésus au sujet du Paraclet (Jn 16, 14): il prendra ma prière et vous la donnera. Grâce à quoi, nous pouvons nous écrier en toute vérité: « Ce n'est plus moi qui prie, mais le Christ qui prie en moi! » Le cri même: « Abba! » prouve que celui qui prie en nous, à travers l'Esprit, c'est Jésus, le Fils unique de Dieu. Pour lui-même, en effet, l'Esprit Saint ne pourrait pas s'adresser à Dieu, en l'appelant Père, car il n'est pas « engendré », il

« procède » du Père. Lorsqu'il nous apprend à crier « Abba! », l'Esprit Saint - disait un auteur ancien - « EST COMME UNE MÈRE QUI APPREND À SON ENFANT À DIRE « PAPA » ET RÉPÈTE CE NOM AVEC LUI, JUSQU'À LUI FAIRE PRENDRE L'HABITUDE D'APPELER LE PÈRE, MÊME DANS SON SOMMEIL » (Diadoque de Photicé, *Disc. ascét.* 61, SCh, 5, p. 121).

C'est l'Esprit Saint qui infuse, donc, dans notre cœur, le sentiment filial, qui nous fait nous sentir (pas seulement savoir!) fils de Dieu: « L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu » (Rm 8, 16). Parfois cette opération fondamentale de l'Esprit se réalise de manière subite et intense, et c'est alors que nous pouvons en contempler toute la splendeur, comme lorsqu'on observe l'éclosion d'une fleur dans un film en couleurs qui en abrège les temps, en accélérant le mouvement. À l'occasion d'une retraite, d'un sacrement reçu dans des dispositions particulières, d'une Parole de Dieu entendue avec un cœur disponible, ou à l'occasion de la prière pour l'effusion de l'Esprit (appelée « baptême dans l'Esprit »), l'âme est inondée d'une lumière nouvelle, dans laquelle Dieu se révèle, de manière nouvelle, en tant que Père. On fait alors l'expérience de ce qu'est véritablement la paternité de Dieu; le cœur s'attendrit et la personne a la sensation de renaître de cette expérience. Au-dedans d'elle naît une grande confiance et tendresse, et un sentiment de la condescendance de Dieu tel que jamais auparavant elle n'en avait éprouvé. D'autres fois, au contraire, cette révélation du Père s'accompagne d'un tel sentiment de la majesté et de la transcendance de Dieu que l'âme est comme terrassée et n'arrive même plus, pour un temps, à prononcer ce mot de « Père », car, dès qu'elle commence à le dire, elle est remplie de crainte sacrée et de stupeur, et ne peut poursuivre. Dire « notre Père! » n'est plus alors chose simple et inoffensive, mais apparaît comme une entreprise, un risque, une béatitude et une condescendance telle que l'âme a peur de gâcher cette merveille et retombe dans le silence. On comprend pourquoi certains saints commençaient le « notre Père » et après des

heures en étaient encore aux premiers mots. De sainte Catherine de Sienne, son confesseur et biographe, le bienheureux Raymond de Capoue, écrit qu'elle « ARRIVAIT DIFFICILEMENT AU BOUT D'UN « NOTRE PÈRE », SANS ENTRER EN EXTASE » (*Leg. maior*, n° 113). Quand saint Paul parle de ce moment où l'Esprit fait irruption dans le cœur du croyant et le fait s'écrier: « Abba, Père! », il fait allusion à cette manière de le prier, à ce retentissement dans l'être tout entier, au plus haut degré. « HEUREUX CEUX QUI RECONNAISSENT LE PÈRE! » (« *Felices qui Patrem agnoscunt* »), s'exclamait Tertullien aux débuts du christianisme (*De oral.* 2, 3; CCL 1,258); et nous redisons la même chose: heureux ceux qui de cette manière connaissent le Père!

Mais cette manière vivante de connaître le Père, d'habitude, ne dure pas longtemps ici-bas sur la terre; bien vite revient le temps où le croyant dit « Abba! », sans rien « sentir » et où il continue de le redire uniquement sur la parole de Jésus. C'est alors le moment de se souvenir que moins ce cri rend heureux celui qui le prononce, plus il rend heureux le Père qui l'entend, car il est fait alors de foi pure et d'abandon. Nous sommes, alors, comme ce célèbre musicien qui, devenu sourd, continuait à composer et à exécuter de splendides symphonies pour la joie de ceux qui les entendaient, sans que lui-même ne pût en goûter une seule note, au point que lorsque le public, après avoir écouté l'une de ses œuvres, éclatait dans un tonnerre d'applaudissements, il fallait le tirer par le pan de son vêtement pour qu'il s'en aperçoive et se retourne. La surdité, au lieu d'éteindre sa musique la rendit plus pure, et c'est là l'effet de l'aridité dans notre prière. En fait, d'habitude, lorsque nous parlons de ce cri: « Abba, Père! », nous songeons uniquement à ce que ce mot signifie pour l'homme qui le prononce, à ce qui nous concerne. Nous ne pensons presque jamais à ce qu'il signifie pour Dieu qui l'entend et à ce qu'il provoque en lui. Nous ne pensons pas, en somme, à la joie de Dieu de s'entendre appeler papa. Mais celui qui a été, et qui est, père, sait ce que l'on éprouve à s'entendre appeler ainsi par la voix au timbre unique de son enfant. C'est

comme devenir père à chaque fois, car à chaque fois ce cri te rappelle et te fait réaliser que tu l'es; il appelle à l'existence la partie la plus secrète de toi-même. Jésus le savait et c'est pourquoi il a si souvent appelé Dieu *Abba!* et nous a enseigné à faire de même nous aussi. Nous donnons à Dieu une joie simple et sans pareille en l'appelant papa: la joie de la paternité. Son cœur « s'émeut » au-dedans de lui, ses entrailles « frémissent de compassion » en s'entendant ainsi appeler (cf. Os 11, 8). Et tout cela - disais-je - nous pouvons le faire même lorsque nous ne « sentons » rien.

C'est justement en ce temps d'absence de Dieu et d'aridité que l'on découvre toute l'importance de l'Esprit Saint pour notre vie de prière. Sans que nous le voyions ni ne l'entendions, il remplit nos paroles et nos gémissements du désir de Dieu, d'humilité, d'amour, et « celui qui sonde les cœurs » sait quel est le désir de l'Esprit ... Nous, nous ne le savons pas, mais lui, il le sait! L'Esprit devient alors la force de notre prière « faible », la lumière de notre prière éteinte; en un mot, il devient l'âme de notre prière. « IL BAIGNE - véritablement - CE QUI EST ARIDE », comme nous le disons dans la séquence en son honneur. Tout cela s'opère par la foi. Il suffit que je dise ou que je pense: « PÈRE, TU M'AS DONNÉ L'ESPRIT DE JÉSUS; AUSSI, DANS UN SEUL ESPRIT AVEC JÉSUS, JE RÉCITE CE PSAUME, JE CÉLÈBRE CETTE MESSE, OU SIMPLEMENT JE ME TIENS EN SILENCE, ICI, EN TA PRÉSENCE. JE VEUX TE DONNER CETTE GLOIRE ET CETTE JOIE QUE JÉSUS TE DONNERAIT SI C'ÉTAIT LUI QUI TE PRIAIT ENCORE SUR LA TERRE. » Un parfum monte vers Dieu de cette prière et j'aime voir réalisée ici, la figure biblique d'Isaac lorsqu'il respira l'odeur des vêtements de son fils et s'écria: « *Oui, l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ fertile que le Seigneur a béni!* » (Gn 27, 27). Nous sommes en effet, « la bonne odeur du Christ » et nous le sommes avant tout pour le Père, « devant Dieu » comme dit l'Apôtre (cf. 1 Co 2,15).

J'ai découvert que si je veux être assuré de prier vraiment avec l'Esprit de Jésus, la manière la plus simple est de prier avec les **paroles** de

Jésus, en disant le « notre Père ». J'ai découvert le « notre Père » continué qui consiste à répéter longuement, même pendant des heures, les paroles du « notre Père », non pas comme s'il s'agissait de dire de nombreux « notre Père » l'un après l'autre, mais comme si c'était un unique « notre Père » ininterrompu. Le « notre Père » devient, ainsi, une manière particulièrement biblique de cultiver cette prière du cœur que beaucoup ont cultivée en se servant de l'invocation du nom de Jésus. Au lieu de prier Jésus, ici on prie avec Jésus. On n'est certes pas capable (moi du moins je n'en suis pas capable) de prêter attention tout le temps à toutes les paroles, surtout si en même temps on fait autre chose; mais il y a alors comme un rythme mental de prière qui s'établit. De temps en temps l'attention se réveille et alors on valorise, simplement, la parole sur laquelle s'est posé notre esprit, même pendant que la prière se poursuit: « Que ton règne vienne », ou « Que ta volonté soit faite », ou « Pardonne-nous nos offenses », ou « Délivre-nous du mal ». Il n'y a pas de besoin spirituel ou temporel ni aucun état d'âme qui ne trouve dans le « notre Père » l'espace et la possibilité de se traduire en prière. Apparemment, dans le « notre Père » fait défaut la chose la plus importante de toutes: l'Esprit Saint; si bien que dans les temps anciens on essaya de combler, dans certains manuscrits, cette lacune, en ajoutant, après l'invocation pour le pain quotidien, ces paroles: « QUE L'ESPRIT VIENNE SUR NOUS ET NOUS PURIFIE ». Mais il est plus simple de penser que l'Esprit Saint n'est pas parmi les choses demandées précisément parce qu'il est celui qui les demande. « Dieu - est-il écrit - a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie: *Abba, Père!* » (Ga 4,6): c'est donc l'Esprit Saint qui entonne en nous le « notre Père »; et quiconque le crie sans lui, c'est en vain qu'il crie « *Abba!* ».

Il n'est pas - disais-je - d'état d'âme qui ne se reflète dans le « notre Père » et qui ne trouve en celui-ci la possibilité de se traduire en prière: la joie, la louange, l'adoration, l'action de grâces, le repentir. Mais le « notre Père » est surtout la prière de l'heure de l'épreuve. Il y a une res-

semblance évidente entre la prière que Jésus laissa à ses disciples et celle que lui-même éleva vers le Père à Gethsémani. En réalité c'est sa propre prière qu'il nous a laissée. À Gethsémani, il s'adresse à Dieu, en l'appelant « *Abba Père* » (Mc 14,36), ou « *mon Père* » (Mt 26, 39); il prie que soit faite « *sa volonté* »; il demande que « *le calice s'éloigne* », comme nous demandons d'être « *délivrés du mal* » et de n'être pas « *soumis à la tentation* », c'est-à-dire à l'épreuve (*peirasmós*). Quel réconfort, à l'heure de l'épreuve et de la ténèbre, de savoir que l'Esprit Saint continue en nous la prière de Jésus à Gethsémani, que les « *gémissements inexprimables* » par lesquels l'Esprit intercède pour nous, en ces moments-là, parviennent au Père mêlés aux « *implorations et supplications avec une violente clameur et des larmes* », que le Fils lui présenta « *aux jours de sa vie terrestre* » (cf. He 5, 7).

« NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST - dit saint Augustin - EST CELUI QUI PRIE POUR NOUS, QUI PRIE EN NOUS, ET QUI EST PRIÉ PAR NOUS. IL PRIE POUR NOUS COMME NOTRE PRÊTRE, IL PRIE EN NOUS COMME NOTRE TÊTE, IL EST PRIÉ PAR NOUS COMME NOTRE DIEU. RECONNAISSONS DONC NOTRE VOIX EN LUI ET SA VOIX EN NOUS » (*Enarr. Ps. 85, 1*).

6. « Donne-moi ce que tu me commandes! »

Il y a en nous, à cause de tout cela, comme une veine secrète de prière. Il y a « un trésor caché » dans le champ de notre cœur! En parlant de cette voix intérieure de l'Esprit, le martyr saint Ignace d'Antioche écrivait: « IL N'Y A PLUS QU'UNE EAU VIVE QUI MURMURE EN MON CŒUR ET QUI DIT: VIENS VERS LE PÈRE! » (*Ad Rom. 7, 2*). Que ne fait-on pas, en certains pays éprouvés par la sécheresse, lorsqu'on découvre, d'après certains indices, qu'il y a dans le terrain sous-jacent, une veine d'eau: on n'arrête pas de creuser jusqu'à ce que cette veine soit découverte et amenée à la surface. Nous non plus, nous ne devrions jamais avoir de cesse dans l'effort de toujours ramener à la lumière de notre esprit cette « *source d'eau jaillissant en vie éternelle* » (Jn 4, 14)

qui est en nous de par le baptême. Je dis la ramener à la lumière « toujours à nouveau », parce que nous jetons des débris et du terreau sur cette source et nous la recouvrons, chaque fois que nous remplissons notre âme de bruit, de dissipation et d'activisme vain et fébrile, chaque fois que nous donnons libre cours au-dedans de nous, aux pensées et aux désirs de la chair qui sont « contraires à l'Esprit » (Ga 5, 17).

Au chrétien qui redécouvre, de nos jours, le besoin et le goût de la prière et qui est tenté parfois d'aller au loin, jusqu'en Orient, ou qui est sans cesse à la recherche, au-dehors de lui, de lieux et de guides de prière, je voudrais dire: Où vas-tu? Où cherches-tu? « RENTRE EN TOI-MÊME: C'EST AU-DEDANS DE L'HOMME QU'HABITE LA VÉRITÉ » (saint Augustin, *De la vraie rel.* 39,72; CCL 32,234). Dieu est au-dedans de toi et tu le cherches au-dehors? La prière est au-dedans de toi et tu la cherches au-dehors?

Cette veine intérieure de prière qui est constituée par la présence même de l'Esprit du Christ en nous, ne vivifie pas seulement la prière de demande, mais rend vivante et vraie toute autre forme de prière: la prière de louange, la prière spontanée, la prière liturgique. Et même surtout la prière liturgique. En effet, quand nous prions spontanément, avec nos propres paroles, c'est l'Esprit qui fait sienne notre prière, mais quand nous prions avec les paroles de la Bible ou de la liturgie, c'est nous alors qui faisons nôtre la prière de l'Esprit, ce qui est bien plus sûr.

Même la prière silencieuse de contemplation et d'adoration trouve un avantage incalculable à être faite « dans l'Esprit ». Selon saint Basile, l'Esprit Saint est le « lieu » où nous devons entrer pour contempler Dieu et l'adorer. Il applique à l'orant, dans un sens spirituel, ce qu'on lit de Moïse, qui entra « dans le creux du rocher » pour pouvoir contempler Dieu qui passait. « L'ÉCRITURE DIT DE L'ESPRIT: « VOICI UNE PLACE PRÈS DE MOI; TU TE TIENDRAS SUR LE ROCHER » (EX 33, 21). QUEL EST CE LIEU, poursuit saint Basile, SINON LA CONTEMPLATION DANS L'ESPRIT? EN ELLE MOÏSE A PU VOIR DIEU SE MONTRANT OUVERTEMENT

À LUI. C'EST LÀ LE LIEU ADAPTÉ POUR LA VÉRITABLE ADORATION. « GARDE-TOI - DIT ENCORE L'ÉCRITURE - D'OFFRIR TES HOLOCAUSTES EN TOUS LES LIEUX SACRÉS ... C'EST SEULEMENT AU LIEU CHOISI PAR LE SEIGNEUR » (Dt 12, 13-14). L'HOLOCAUSTE SPIRITUEL C'EST LE SACRIFICE DE LOUANGE ET LE LIEU OÙ NOUS L'OFFRONS C'EST « DANS L'ESPRIT ». DE QUI L'AVONS-NOUS APPRIS? DU SEIGNEUR LUI-MÊME QUI A DIT: « LES VÉRITABLES ADORATEURS ADORERONT LE PÈRE EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ » (Jn 4,23) » (saint Basile le Grand, *De Spir. S.* XXVI; PG 32, 181 s.). Donc, non seulement l'âme est le temple de l'Esprit Saint, mais l'Esprit Saint lui-même est le temple de l'âme. Dans ce temple « qui n'est pas fait de main d'homme », mais qui est réel, nous pouvons contempler Dieu « de près »; l'Esprit Saint en effet appartient au monde de Dieu, il est lui-même Dieu; en lui nous atteignons, non pas un intermédiaire quelconque, mais Dieu lui-même. Il est en nous et il est en Dieu. Adorer « dans l'Esprit » veut dire adorer dans la lumière créée de l'Esprit Saint qui nous dévoile, de l'intérieur, le mystère du Christ et, à travers lui, nous fait remonter au Père. Voilà son secret, sa prérogative.

La possibilité de prier « dans l'Esprit » est notre grande ressource. Beaucoup de chrétiens, même vraiment engagés, expérimentent leur impuissance face aux tentations et l'impossibilité de s'accorder aux exigences, très élevées, de la morale évangélique, si bien qu'ils en arrivent parfois à la conclusion qu'il est impossible de vivre intégralement la vie chrétienne et qu'ils n'y parviendront jamais. En un certain sens, ils ont raison. Il est impossible en effet, tout seuls, d'éviter le péché; il nous faut la grâce; mais la grâce elle-même - nous enseigne-t-on - est gratuite et ne peut se mériter. Que faire alors: se désespérer, se rendre? « DIEU - dit le concile de Trente - EN TE DONNANT LA GRÂCE, TE COMMANDE DE FAIRE CE QUE TU PEUX ET DE DEMANDER CE QUE TU NE PEUX PAS » (DS, 1536). Lorsque l'homme a fait tout ce qui était en son pouvoir et n'a pas réussi, il lui reste encore une possibilité: prier et, s'il a déjà prié, prier encore! La différence entre l'ancienne alliance et la nouvelle consiste précisément en ceci: dans la loi, Dieu **com-**

mande, en disant à l'homme: « Fais ce que je te commande! »; dans la grâce, l'homme **demande**, en disant à Dieu: « Donne ce que tu me commandes! » Une fois ce secret découvert, saint Augustin, qui jusqu'alors avait combattu inutilement pour devenir chaste, changea sa manière de lutter et au lieu de lutter contre son corps, il commença à lutter avec Dieu; « O DIEU - dit-il - TU ME COMMANDES D'ÊTRE CHASTE; EH BIEN, DONNE-MOI CE QUE TU ME COMMANDES ET PUIS COMMANDE-MOI CE QUE TU VEUX! » (*Conf X*, 29). Et il obtint la chasteté! La prière - disais-je au début - est la respiration de l'âme. De même qu'à celui qui est sur le point de s'évanouir ou de subir quelque autre « arrêt », on crie de respirer, de faire de profondes et bonnes respirations, ainsi, à celui qui est sur le point de succomber à la tentation ou de rendre les armes devant les difficultés ou la lassitude, il faut recommander de prier. Beaucoup de personnes peuvent témoigner que leur vie a changé à partir du moment où elles ont pris la décision d'insérer dans leur horaire une heure de prière personnelle chaque jour, entourant ce temps sur leur agenda, comme d'un fil barbelé, pour la défendre de tout le reste.

7. La prière d'intercession

La force de la prière s'exprime surtout dans l'intercession. L'Esprit Saint - est-il écrit - « *intercède* » pour nous. Le moyen le plus sûr de s'accorder à la prière de l'Esprit est donc d'intercéder nous aussi pour nos frères, pour le peuple. Faire une prière d'intercession veut dire s'unir, dans la foi, au Christ ressuscité qui vit en état permanent d'intercession pour le monde (cf. Rm 8,34; He 7, 25; 1 Jn 2, 1). Jésus, dans la grande prière par laquelle s'achève sa vie terrestre, nous offre l'exemple le plus sublime d'intercession. « *Je prie pour eux - dit-il - pour ceux que tu m'as donnés ... Garde-les en ton nom. Je ne te prie pas de les enlever du monde, mais de les garder du Mauvais. Sanctifie-les dans la vérité ... Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi* » (cf. Jn 17,9 s.). Jésus consacre relativement peu de place à prier

pour lui (« *Père, glorifie ton Fils!* ») et beaucoup plus à prier pour les autres, c'est-à-dire à intercéder. À travers l'Esprit Saint qui intercède pour nous, c'est Jésus lui-même qui continue sa prière d'intercession pour nous.

L'efficacité de la prière d'intercession ne dépend pas de la « *multiplication des paroles* » (cf. Mt 6,7), mais du degré d'union aux dispositions filiales du Christ que l'on a pu atteindre. Plus que les paroles d'intercession, il est utile, plutôt, de multiplier les **intercesseurs**, c'est-à-dire d'invoquer l'aide de Marie et des saints, comme le fait l'Église en la fête de tous les saints, lorsqu'elle demande à Dieu d'être exaucée « *PUISQU'UNE TELLE MULTITUDE INTERCÈDE POUR NOUS* » (« *multiplicatis intercessoribus* »). On multiplie également les intercesseurs lorsqu'on prie les uns pour les autres. « *SI TU PRIES POUR TOI - dit saint Ambroise -, TU SERAS SEUL À PRIER POUR TOI. ET SI CHACUN PRIE SEULEMENT POUR SOI, LA GRÂCE OBTENUE PAR CELUI QUI PRIE EST MOINDRE QUE POUR CELUI QUI INTERCÈDE POUR LES AUTRES. MAIS SI CHACUN PRIE POUR TOUS, TOUS ALORS PRIENT POUR CHACUN. EN CONCLUSION, SI TU DEMANDES POUR TOI SEULEMENT, TU SERAS SEUL. MAIS SI TU DEMANDES POUR TOUS, TOUS DEMANDERONT POUR TOI. ET EN EFFET, TOI-MÊME TU ES EN TOUS* » (saint Ambroise, *De Caïn et Abel* 1,39; CSEL 32, 1, p. 372).

Donc, non seulement l'Esprit Saint intercède pour nous mais il nous enseigne aussi à intercéder, à notre tour, pour les autres. À travers la Bible, l'Esprit Saint nous a révélé que le véritable orant est « *hardi* » dans sa prière, surtout quand il intercède pour les autres. La prière d'intercession est si agréable à Dieu, parce que la plus libre d'égoïsme, elle reflète de plus près la gratuité divine et s'accorde avec la volonté de Dieu, laquelle veut « *que tous les hommes soient sauvés* » (cf. 1 Tm 2,4). Dans la finale du livre de Job, nous lisons que Dieu pardonne aux trois amis « *parce que Job a intercédé pour eux* », et qu'il rétablit Job, à son tour, dans sa fortune première, parce qu'il a prié pour ses trois amis (cf. Jb 42, 8-10). L'élément qui décide de tout semble donc être la prière d'intercession. Du serviteur de Dieu lui-même - c'est-à-dire, en fait, de Jésus

- il est écrit que Dieu « *lui a donné en partage les multitudes, parce qu'il intercédait pour les pécheurs* » (cf. Is 53, 12). Dieu est comme un père compatissant qui a le devoir de punir, mais qui cherche toutes les circonstances atténuantes possibles pour ne pas avoir à le faire et qui est heureux, dans son cœur, lorsque les frères du coupable le retiennent de le faire. Si ces bras fraternels levés vers lui viennent à manquer, il s'en plaint dans l'Écriture: « *Il a vu qu'il n'y avait personne, il s'est étonné que nul n'intervint* » (Is 59, 16). Ezéchiel nous transmet cette plainte de Dieu: « *J'ai cherché parmi eux quelqu'un qui construise une enceinte et qui se tienne debout sur la brèche, devant moi, pour défendre le pays et m'empêcher de le détruire, et je n'ai trouvé personne* » (Ez 22,30).

La Parole de Dieu met en relief l'extraordinaire pouvoir que possède - de par sa propre disposition - la prière de ceux qu'il a mis à la tête de son peuple. Elle dit, qu'une fois, Dieu avait décidé d'exterminer son peuple à cause du veau d'or, « *si ce n'est que Moïse, son élu, se tint sur la brèche devant lui pour détourner son courroux* » (cf. Ps 106, 23). Aux pasteurs, j'ose dire: lorsque dans la prière, vous sentez que Dieu est en colère contre le peuple qu'il vous a confié, ne prenez pas la défense de Dieu, mais celle du peuple! C'est ainsi que fit Moïse, jusqu'à déclarer vouloir être effacé lui-même, avec eux, du livre de vie (cf. Ex 32, 32), et la Bible nous fait comprendre que c'était justement cela que Dieu désirait car il « *renonça à faire le mal dont il avait menacé son peuple* ». Lorsque vous serez devant le peuple, alors vous devez donner raison à Dieu, de toutes vos forces. Quand Moïse, peu après, se trouva face au peuple, alors sa colère s'enflamma; il brisa le veau d'or et en dispersa la poussière dans l'eau qu'il leur fit boire (cf. Ex 32, 19 s.). « *Est-ce là ce que vous rendez au Seigneur? Peuple insensé, dénué de sagesse!* », criait-il à Israël (Dt 32, 6). Seul celui qui a pris la défense du peuple devant Dieu et a porté le poids de son péché, a le droit - et aura le courage - ensuite, de crier contre lui, comme le fit Moïse, pour prendre la défense de Dieu.

Dans la Bible nous trouvons ce bel éloge de l'intercesseur Jérémie que la liturgie a appliqué à certaines figures de pasteurs et de saints pontifes et qui résonne maintenant parmi nous, comme un souhait et comme un programme: « *Celui-ci est l'ami de ses frères, qui prie beaucoup pour le peuple et pour la ville sainte* » (2 M 15,14).

R. Cantalamessa
La Vie dans la Seigneurie du Christ
Ed. du Cerf, 1990.